L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 13 FEVRIER 1884. 57me Année.

Dufour, Bonnet & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MERCREDI, 3 FEVRIER 1884.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les par quinze.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme douze feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$7 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme douze feuilletons.

VENTE DE CE JOUR.

Par Jas. P. Guinault, rue des Remparts, entre Toulouse et St. Pierre, le capteau du magasin No 133 rue des Remparts.

Le textile de l'avenir.

La Ramie n'est pas une plante nouvelle pour nous, en Louisiane ; on a fait de sa culture, ici même, plusieurs essais qui, au point de vue agricole, ont parfaitement réussi. Or, c'est là une plante précieuse. La fibre qu'elle renferme possède des qualités que presqu'aucun autre textile ne réunit au même degré qu'elle ; elle est plus forte que le meilleur chanvre, plus fine que le plus beau lin, aussi brillante que la soie. En Chine, on fabrique avec elle des filets de pêche, des tissus, des vêtements fort beaux. En Europe, on en fait des toiles à voiles, de la batiste extrêmement fine, du linge de table, damassé, souple, brillant et solide, des tissus imprimés aux vives couleurs, des étoffes pour ameublement aux tons chauds, au toucher doux. Ici elle imite la toile ; là, elle rivalise avec la soie.

Il y a une autre plante textile dont on a, jusqu'à présent, négligé l'exploitation, aux Etats-Unis : C'est le Jute. On en tire des produits merveilleux pour la tapisserie, par exemple. Nous nous imaginons que l'on n'en fait que des toiles d'emballage, des sacs grossiers, dans lesquels on enveloppe les marchandises que l'on veut expédier au loin ; c'est là une erreur regrettable. Toutes les imitations de peluche et de vieux velours, aujourd'hui si fort à la mode, et dont, en France, on orne les appartements les plus luxueux, ne sont autre chose que de la Jute. Mais ces étoffes n'ont de prix que pour l'œil ; la solidité, la durée leur font défaut.

Eh bien, la ramie produit exactement les mêmes étoffes, aussi belles, aussi riches d'aspect, mais douces, souples, solides et durables. On la préfère au chanvre, au lin, au phormium, à la jute, il n'y a que le coton, la laine, la soie qu'elle ne puisse pas détrôner.

C'est l'Inde anglaise qui est le pays d'origine de la Ramie ; aussi la Grande-Bretagne n'a-t-elle rien négligé pour y développer la culture de cette plante, une source de richesse de sa première colonie. Londres en est le grand, le seul marché, en Europe. L'industrie anglaise en introduit les fils dans ses étoffes de coton, pour leur donner plus de solidité. En France aussi, on en fait le même usage.

Mais c'est l'Allemagne, surtout, qui s'est jetée, et avec succès, dans l'industrie de la Ramie. Elle n'a aucun espoir de l'acclimater sur un point quelconque de son sol ; elle va s'en approvisionner sur le marché de Londres, où elle se la procure à bas prix. Elle en a élevé de nombreuses filatures dans les différentes parties de l'Empire, à Breslau, par exemple. A elles seules, les manufactures de Cologne en produisent cent mille pièces, qui sont exportées, et rapportent au pays de gros bénéfices. Comment la culture d'une plante qui n'exige un peu de soin que la première année, qui se propage ensuite d'elle-même, dont on fait jusqu'à six coupes par an, et qui est si merveilleusement adaptée à notre climat, ne s'est-elle pas développée rapidement chez nous ? C'est qu'il est difficile de séparer la fibre de la matière ligneuse et de la matière gommeuse. On se rappelle qu'à la Nouvelle-Orléans nous avons assisté à plusieurs essais infructueux de décortication de la ramie.

En 1869, le conseil inférieur colonial de l'Inde a constitué un prix de cinq mille livres sterling, $25,000, pour la meilleure machine à décortiquer. Deux concours ont eu lieu à Sharempore : le premier, en 1882 ; trente-deux machines y avaient été présentées, mais aucune n'avait obtenu le prix ; le second, en 1879, où il y avait vingt-deux machines, dont aucune n'a été jugée digne de la prime. Un troisième concours va s'ouvrir, cette année, dans la même ville de l'Inde. Impossible d'en prévoir le résultat. Les nouveaux inventeurs ont, pourtant, grand espoir de réussir.

Nous ne nous faisons pas une idée bien nette des conditions dans lesquelles doit s'opérer la décortication ; les procédés que nous avons vu employer, il y a plusieurs années, étaient par trop primitifs ; il sont, à l'heure qu'il est, bien plus compliqués.

On a essayé, d'abord, la macération dans l'eau, ou le roulissage, comme on le pratique en Europe pour le chanvre, et dans l'Inde, pour le jute. Il a fallu y renoncer, pour deux raisons :

L'opération est toujours irrégulière, à cause de l'inégale fermentation des fibres ; puis, par suite de la constitution de la plante, la fibre, altérée par le roulissage, perd toute résistance ; elle se rompt au moindre effort, et devient un déchet sans valeur.

Depuis nombre d'années, on a abandonné, en Europe, pour le chanvre et le lin, le roulissage, qui est un procédé trop lent ; et on l'a remplacé, avec succès, par le *taillage*, opération qui consiste à presser, entre des cylindres, disposés d'une façon spéciale, les tiges de la plante, et à séparer la fibre de l'élément ligneux. Ce procédé a été appliqué à la ramie, mais avec un assez médiocre succès.

C'est celui qu'employait parmi nous, il y a quelques années, l'ingénieur Berthet, qui, depuis, a obtenu, en France, une médaille d'or.

C'est aujourd'hui M. Favier, de Villefranche, France, qui paraît devoir obtenir la palme. Partant de ce fait que la décortication ne peut s'opérer, régulièrement et également, sur les tiges de ramie, attendu que, telles qu'elles sortent des champs, elles sont fragiles, soit en grosseur, soit en longueur, il emploie un procédé qui consiste à les fendre toutes, du haut en bas ; il en fait comme des rubans d'une même épaisseur, qu'il soumet, ensuite, à l'action de ces cylindres, qui les amène et réduit en véritables feuilles. L'écorce, à l'extérieur, la moelle ligneuse, à l'intérieur, se détachent alors [illegible]

plus facilement de la fibre, sans que celle-ci perde de sa force, de sa solidité.

Il a fait mieux encore : Perfectionnant le système adopté par les chinois, il prend la tige, la place dans un réservoir clos, sous l'action de la chaleur ; il lance alors, dans ce réservoir, des jets de vapeur ou d'air surchauffé, qui pénètrent la plante jusqu'au cœur, désagrègent la matière gommeuse ou gélatineuse, adhérente à la filasse. Pour éviter les frais qu'occasionnerait l'achat du combustible, il se sert, dans ce but, de la matière ligneuse, comme, ici, nous brûlons la bagasse, après avoir extrait la matière saccharine de la canne à sucre.

Quand cette opération est bien faite, et à une assez haute température, à plus de 100 degrés centigrades, par exemple, il n'y a plus qu'à débarrasser la fibre des matières solides qui l'entourent, au moyen d'un simple frottement ou d'un léger battage ; un enfant pourrait alors effectuer, à la main, la décortication.

D'autres inventeurs dégagent la fibre de la pâte gommeuse, au moyen de dissolutions alcalines, ou en la faisant passer par une lessive caustique.

On le voit—il y a fallu recourir à l'intervention de la chimie pour obtenir des résultats satisfaisants, et il est vraiment étonnant qu'en ce qui concerne le jute, les inventeurs se soient, jusqu'à présent, refusés à employer un procédé semblable. La gomme, dans cette autre plante textile, adhérant beaucoup moins fortement à la fibre, la décortication se serait faite plus facilement, plus rapidement et à un bas prix insignifiant ; depuis plusieurs années, déjà, la culture du jute se serait développée dans notre pays.

Quant à la ramie, on a tort de ne voir en elle qu'un auxiliaire ou un substitut du lin, du coton, du chanvre ; elle peut, à elle seule, former une grande industrie spéciale. Elle a sa place, nous ne dirons pas précisément à côté de la soie, mais immédiatement au-dessous, et au-dessous des trois autres textiles que nous venons de nommer.

L'idée de l'exploitation en grand de cette plante remue aujourd'hui toute l'Europe industrielle. Avec l'esprit d'initiative qui nous distingue, nous devrions nous mettre à la tête du mouvement.

Les levées de la Louisiane sont en meilleur état qu'elles ne l'ont été depuis nombre d'années et le danger d'inondations est, jusqu'ici, beaucoup moins grand qu'en 1883, mais on ne saurait exercer trop de vigilance.

Le gouverneur McEnery demande à chacun des jurés de police de la Louisiane de former, dans sa paroisse, un corps permanent de citoyens qui se chargeront de réunir, de transporter et d'exhiber, à la grande Exposition de 1884, à la Nouvelle-Orléans, les ressources de la paroisse. Ces citoyens auront, en outre, la mission de répandre les informations qu'ils auront recueillies.

Nos autorités municipales ignorent probablement qu'on s'est beaucoup plaint, hier, en vue des processions pendant le Carnaval, de l'estrade qui se construit dans la rue du Canal, entre Carondelet et Baronne.

Le colonel Wm Preston Johnston donne une conférence, vendredi, 15 du courant, à sept heures et demie du soir, à l'Odd Fellows' Hall, devant le Thornwell Society.—Sujet, "Macbeth".

Nous avons reçu, hier, le catalogue (1884) des ouvrages de seconde main, de M. William Muhl, libraire, rue Bienville, 68, coin Royale. Nous le signalons à l'attention des amateurs et des connaisseurs.

Avec tardif.

Sous ce titre le "Journal du Havre," du 25 janvier, a publié l'article suivant :

L'interpellation de M. Langlois sur le programme économique du gouvernement, a quelque peu ému l'opinion, et la presse, surtout s'est, à ce propos, livrée à une sorte d'examen de conscience, qui n'est pas sans grand intérêt. Le discours que le député de Seine-et-Oise a prononcé, hier, ne paraît pas justifier tout ce bruit, car M. Langlois s'est, surtout, lancé dans une dissertation assez confuse sur les moyens de régulariser les rapports du capital et du travail, et il ne nous semble pas avoir abordé la question par son grand côté, par le côté général. Il est à croire que la discussion va s'élever, et que des aperçus d'un ordre supérieur y seront exposés.

En attendant, il est bon d'étudier ce que la presse dit et pense sur la question, très brûlante, de nos rapports économiques avec l'étranger. Or, à ce propos, nous trouvons, dans la "République française," des aveux, qu'il nous est extrêmement agréable d'enregistrer. Voici, en effet, ce que disait, hier, ce journal, si ardemment inféodé aux doctrines du libre-échange absolu :

"Mais enfin, si nous ne nous en prenons qu'aux choses et aux nécessités avengles, nous sommes bien obligés de constater que, depuis dix ans, la France a oscillé entre le libre-échange et la protection, sans s'arrêter ni à l'une, ni à l'autre politique. L'Angleterre est toujours libre-échangiste ; l'Allemagne et les Etats-Unis sont protectionnistes ; ils ne paraissent, pour le moment, se plaindre ni les uns, ni les autres, du système qu'ils ont adopté. La France ne s'est rangée, d'une manière résolue, à aucune de ces deux règles de conduite. Peut-être y avait-il un moyen terme ; peut-être la situation politique, économique, agricole de notre pays lui imposait-elle l'obligation de n'être pas aussi libre-échangiste que l'Angleterre, aussi protectionniste que les Etats-Unis. Alors, il fallait la définir avec une grande fermeté, avec autant de largeur dans les vues générales que de précision exacte et mathématique dans les détails les plus spéciaux de l'industrie et du commerce ; il fallait, disons-nous, définir rigoureusement cette situation intermédiaire qui paraissait la seule possible."

Eh bien ! mais qu'avons-nous jamais dit autre chose ? On nous montrait l'Angleterre qui, par sa situation, est contrainte d'être libre-échangiste et l'on nous disait : " Voilà la vérité ! la vérité, c'est la liberté commerciale ! " Voilà ce qu'on disait, il y quelques années.

Et nous répondions : "Pardon, ce qui convient à une nation peut ne pas convenir à d'autres. C'est affaire de situation." Et nous citions précisément les Etats-Unis et l'Allemagne. Et l'on nous répondait que ces puissances étaient dans l'erreur économique la plus grave, qu'elles en subiraient douloureusement la conséquence. Eh bien ! il arrive qu'aujourd'hui, l'on nous avoue qu'elles ne se plaignent point du régime économique qu'elle se sont donné, et l'on ajoute que, la France n'étant ni l'Angleterre, ni l'Allemagne, pourrait bien avoir besoin d'un régime économique intermédiaire.

Bien ; mais alors que devient donc la science économique ? cette science, dont les principes doivent s'appliquer à tous et partout ? S'il y a une doctrine, ou plutôt une façon d'appliquer la science pour l'Angleterre, une autre pour l'Allemagne, une autre pour la France, qu'est-ce donc que la doctrine ? sinon l'étude des phénomènes propres à chaque pays ?

Et, précisément, c'est ce que nous avons toujours soutenu. Il n'y a pas de règle générale, ni absolue. Il y a des phénomènes économiques propres aux milieux où ils se produisent et l'on ne saurait désider que ce qui est bon ici est également bon là.

L'on nous avait toujours répondu que nous étions dans l'erreur, et que la science était une. Voilà qu'aujourd'hui la "République française" nous avoue qu'il se pourrait bien que ce qui convient à l'Angleterre ne fût pas bon pour la France. C'est un grand pas de fait. Malheureusement, il est fait trop tard, et alors que le mal est difficilement réparable. Prenons-en cette pourtant, pour le rappeler, à l'occasion, à notre éminent confrère, dont les rigides convictions paraissent, sous l'empire des événements, heureusement ébranlées.

Rome, 24 janvier, 9 h. 05, matin.

Dans un article officieux, le *Diritto* déclare que les informations publiées par la *Gazette de Cologne* et relatives à la triple alliance ont pour but de troubler de nouveau les bonnes relations de la France et de l'Italie. La politique italienne, dit l'organe de la *Consulta*, est loyale et plus pacifique que celle de n'importe quelle autre nation européenne. L'alliance italo-allemande n'a d'autre but que de maintenir la paix ; l'Italie n'a point d'autres vues, et elle n'a point besoin des leçons de la *Gazette de Cologne* pour apprendre à veiller à ses propres intérêts.

(Cette déclaration répond aux insinuations précédemment citées de la *Gazette de Cologne*, suivant lesquelles l'Italie pourrait, à une guerre entre l'Allemagne et la France, gagner la Savoie, Nice et la Corse, et aurait même reçu des promesses à cet égard du cabinet de Berlin.

M. H. BILLARD, (ancienne librairie Hébert) annonce qu'il a reçu les numéros de l'Illustration et du Monde Illustré du 26 janv.

THEATRE DE L'OPERA.

Bénéfice de M. Défossez—La Estudiantina—Mlle Belen de Miranda.

Les auteurs de *La Mascotte* ont écrit de très sérieuses vérités sous une forme burlesque et spirituelle aussi. En attendant que M. Audran y ajoutât sa verve, et je dirai presque son parisianisme mélodique, ils avaient mis là beaucoup plus de philosophie qu'on ne le pensérait au premier abord.

Les Laurent XVI, dix-sept ou dix-huit, n'importe, et les ..... tiens, voilà que je ne me rappelle plus le nom du fermier enguignonné de l'ouvrage, existent, vous les coudoyez tous les jours ; tous les jours vous rencontrez de ces mal lotis qui pour les déconvenues, les grandes ou les petites misères, sont prolifiques comme poissons. S'il y a un hanneton par le pays, le malencontreux coléoptère se fera une baignoire de la jatte de lait qu'on leur servira.

La guigne, pour rappeler le mot de *La Mascotte*, les hantera partout, sous toutes les formes. Après avoir longtemps ponctionné leur porte-monnaie au profit de loteries et de tombolas qui les laissaient invariablement bredouilles, ils finissent un beau jour—le fait est constaté—par y gagner un peigne ; mais ce jour là ils sont chauves depuis longtemps, et l'instrument leur est aussi utile qu'il le serait à une bille de billard. Les ironies du sort, la guigne enfin ! tout est dans ce mot-là.

Et pourquoi donc ce mot vient-il ici se placer sous ma plume, direz-vous peut-être ?

Ah voilà !

C'est qu'au moment où j'écris ces lignes, il fait un méchant temps. La pluie tombe, tombe sans intermittence, comme dans ces malheureuses localités de la Vallée de l'Ohio, pour lesquelles ce n'était pas assez de l'inondation d'hier. Les rues sont noyées, et par l'éclairage qu'il fait, il faut avoir bon pied, bon œil pour arriver au port.

Eh bien ! je me demande si cette averse à jet continue ne se prolongera pas ; si elle n'est pas survenue précisément dans le but d'entraver le bénéfice de M. Défossez, annoncé pour ce soir, vous le savez.

C'est qu'effectivement, depuis que j'ai le plaisir de le connaître, il me paraît être l'un de ceux que le mauvais œil suit, accompagne. Le sort contraire semble être à ses trousses pour lui faire perdre la voie, ou pour la semer de tous les mauvais pas.

Il suffit qu'il joue sur la rouge pour que la noire se livre à des passes vertigineuses ; et si, se confiant à ce que les joueurs appellent la *répétition*—une appellation bien faite pour être comprise d'un directeur—il se rabat sur cette noire, aussitôt une passe se produit, et le série de la rouge arrive.

Que résoudre contre ces vilains tours, contre ces irritantes jongleries du hasard ? Rien, absolument rien. Il faut, si votre tempérament le permet, se blinder de patience et attendre avec résignation la revanche.

Mais, je veux l'espérer, dans le cas présent la pluie que je note, se lassera ; le ciel se lavera, et le temps, revenu à de meilleurs procédés, nous rendra les trottoirs secs et une atmosphère sereine, pour que le Concert de ce soir produise ce que tous nous en attendons, et que nul hanneton ne s'immerge dans la tasse du bénéficiaire.

Car tout demande, n'est-ce pas ? que cette soirée d'aujourd'hui donne un résultat pécuniaire satisfaisant. C'est bien ce soir que la musique nous fait ses adieux à l'Opéra, et s'il ouvre ses portes, c'est afin d'offrir un très petit dédommagement à celui qui y a subi de si grands dommages.

A celui-là, on le sait, les Etudiants Espagnols, de leur propre mouvement, sont venus en aide. A son bénéfice ils ont organisé leur Concert *pour prendre congé*, et décrivent de faibles bien les choses, ils lui ont composé le plus charmant des programmes, un programme entièrement renouvelé.

Songez-y, c'est demain jeudi que La Estudiantina remet dans leurs étuis guitares et mandolines ; demain que cette joyeuse bande de virtuoses nous dit adieu, et adieu pour toujours, selon toutes probabilités.

Si vous avez assisté à leurs jolies fêtes musicales, vous vous souvenez combien elles sont charmeresses ; avec quelle exiguité de moyens ils arrivent à donner une idée excellente d'effets d'orchestre ; vous vous rappelez le coloris étrange, la rêverie captivante qu'ils prêtent à leurs exécutions. Et vous voudrez, à coup sûr, les entendre une fois encore.

Si au contraire vous ne les connaissez pas ; si vous avez été assez empêchés ou assez indifférents pour ne pas céder à leurs appels, soyez sûre qu'il vous manque une impression des plus agréables, et cédez à cette tentation.

Elle ne vous laissera qu'un regret, celui de n'avoir pas spiré une série de Concerts bien rares, puisqu'ils nous ont vain quelque chose de nouveau.

Et puis, on ne saurait trop le répéter, à côté de cette considération, s'en place une autre. En allant faire vos adieux à ces Etudiants Espagnols, de véritables trouvères modernes, vous contribuerez à adoucir la situation d'un homme honorable, que le besoin presse, qui n'a pas même vouln distraire de sa caisse la somme pouvant faire face aux nécessités des vingt-quatre heures de demain.

Avec La Estudiantina on entendra aussi MM. Ribhard, Puget, Mussy, Mlle Sholis, artistes qu'on ne saurait trop louer d'être venus sans hésiter à leur directeur tombé, et de lui avoir offert cordialement l'aide de leur talent, aide dont le prix double pour M. Défossez en pareille circonstance.

La Estudiantina a apprêté bien des succès ici, dans les concerts, dans les salons, dans les sérénades qu'elle a été donner, ou donner, et qui sans doute se faisent bien des fois encore répétées, si ses engagements lui avaient permis de demeurer parmi nous durant toute la période d'u Carnaval. Mais voici que j'ai le plaisir d'en signaler un nouveau et celui-là ne comptera pas parmi les moindres. En effet il vient d'une femme, il vient d'une compatriote, d'un poète, Mlle Belen de Miranda.

Ce nom est depuis longtemps connu des lecteurs de l'*Abeille* ; c'est celui d'un professeur qui a pour recommandation vivante, parlante, un grand nombre d'élèves à citer. Grâce à son intelligence, à la sureté de sa méthode, elle a obtenu, elle obtient dans une période relativement courte des résultats d'un haut prix.

Mais sur elle le professorat n'a pas exercé l'influence dissolvante qu'en malheureusement il exerce sur tant d'autres, il ne l'a pas atteinte dans son imagination. Cette imagination est demeurée vive ; la fièvre de la grammaire ne lui a pas enlevé sa poésie. La poésie de La Estudiantina devait donc inévitablement lui parler, et il a fallu qu'elle chantât aussi pour ceux qu'elle avait enjoués chanter sur leurs mandolines et leurs guitares, pour ceux qui, loin de la terre natale, venaient lui redire, et lui redire si bien les chansons du pays.

Cet écho de la patrie absente lui a retenti jusqu'au fond de l'âme.

Tout à l'heure elle va vous le dire, elle en a pleuré,... Est-ce de douleur, est-ce de joie ? A-t-elle eu, en écoutant cette musique, une vision d'un passé regretté ? Etait-ce une espérance qui courait pour elle avec la mélodie sur les instruments émus des Etudiants Espagnols ! *Yo no puedo explicar nada.*

Mais enfin elle a pleuré, écrit-elle, et pour remercier La Estudiantina de ces précieuses larmes qu'elle lui doit, elle lui envoie les quatre strophes que voici :

A la Estudiantina Española.

INSPIRACION.

A usente de mi patria largos años,
El alma siempre llena de amarguras,
Sin gustar un momento de dulzura,
Y aguardando terribles desengaños,
Estraña á todos, todos á mi estraños,
De mi lado alejada la ventura,
Así mi vida se pasaba triste
Agena á cuanto en ella grato ocelata.

De súbito una voz conmovedora,
Voz que agitaba pecho y lo ilumina
Clama ! Venid á oir la Estudiantina !
La que tantos encantos atesora !
Y en pos de esos acordes que ella adora
La multitud se lanza, que adivina
Que alborozada irá tras su carrera
Para admirarse, Nueva Orleans entera.

Tambien yo de entusiasmo transportada,
Llena de inexplicable sentimiento,
Participé del general contento
Y hácia vosotros me sentí arrastrada ;
Y al eco de la unísona pa'mada
Que estalló al resonar vuestro instrumento,
Mi alma, mi corazon se estremecieron
Y á mis ojos las lágrimas vinieron.

Fué de placer ó de dolor mi lloro !
Fué de un fatis pesado remembranza !
O una sonriéa fué de la Esperanza,
Para mi reservada en su tesoro !
Yo no puedo esplicar nada, lo ignoro,
Solo sé que esa lágrima divina,
A vosotros debí, á la *Estudiantina*.

BELEN DE MIRANDA.

Nueva Orléans, Féb 10 1884.

Les Etudiants Espagnols retrouveront, eux aussi, dans ces vers, comme un parfum du pays ; et qui sait, peut-être l'un d'eux, que je nommerais presque, les reverra-t-il quelque jour à l'exilée avec la mélodie qu'ils lui auront inspirée.

Quant à moi, je suis heureux de les enchasser ici dans ma prose qu'ils feront ainsi passer.

L. PLACIDE CANONGE.

GRAND OPERA HOUSE—Il y a contraste frappant en ce moment entre deux des troupes de M. Bidwell. Au St-Charles, le rire sans trêve avec les Minstrels ; au Grand Opéra, les émotions vives, les larmes avec *The Silver King* et des artistes à la hauteur de leur bonne réputation. La mise en scène de cet ouvrage suffirait à attirer la foule ; quelques décors réussis à merveille, et des changements à vue du plus grand effet.

ACADEMIE DE MUSIQUE—La comédie burlesque *The Government House*, avec MM. Baker et Faron pour interprètes, cent'autres, sera donnée aujourd'hui en matinée et en soirée.

Cette pièce sera remplacée demain par un autre spectacle, très populaire aussi : *Chris and Lena.*

THEATRE ST-CHARLES. — Le public américain est très friand des Minstrels, et ceux de M. B. Leavitt sont des favoris entre tous. Aussi la foule leur est-elle vite venue et leur demeure-t-elle fidèle. Il faut voir Cool Burgess et Dick Parker. Leur engagement finit samedi soir.

Dimanche, nouvelle *combinaison* qui débutera dans le drame de Bartley Campbell : *The White Slave.*

EXHIBITION ORIENTALE—Les visiteurs se font de plus en plus nombreux à la batisse Jamison et cette vogue se maintiendra.

En effet rarement la Nouvelle-Orléans a vu un bazar offrant plus d'élégan ce de variété et surtout de cachet.

Les articles sont cotés, nous dit-on, à des prix fort modiques, aussi les acheteurs ne sont il pas rares. Dans tous les cas, allez voir cette remarquable collection de M. M. Ali et Kauri. Les portes sont ouvertes de 10 heures du matin à 10 heures de soir, rue du Canal entre les rues St. Charles et Carondelet.

Bal de la Société Française—Le privilège de tenir la buvette, le buffet et le vestiaire pour le grand bal annuel que donne samedi, 23 février, la Société française de bienfaisance et d'assistance mutuelle, sera vendu à l'enchère, à l'Asile, rue Ste Anne, entre Derbigny et Roman, vendredi prochain, 15 du courant, à 7 heures du soir. Le prix du billet ayant été réduit à un dollar, et la fête étant une de celles qui doivent clôre le carnaval, il est évident qu'il y aura affluence extraordinaire au bal de la Société. Les consommateurs seront donc nombreux, et le restaurateur auquel sera adjugé le privilège de les servir, aura tout lieu de s'en féliciter. Il réalisera une forte recette et de magnifiques bénéfices.

La Liberté, de Paris, du 26 janvier :

Elle a commencé hier à la Chambre, cette grande discussion sur la crise économique, destinée à éclairer dans ses profondeurs tous les aspects du problème social.

C'est maintenant, plus que jamais, qu'on devrait relire et méditer l'ensemble des réformes que M. Isaac Pereire a si magistralement indiquées et dont il a établi le budget et les résultats certains dans des brochures qui feront longtemps encore autorité.

Il demandait que, par la liberté commerciale, par l'abaissement et même la suppression des droits de douane, par toutes les matières de première nécessité, on assurât à l'industrie les moyens de produire et à l'ouvrier les moyens de vivre à bon marché.

Il demandait qu'on favorisât, sous toutes ses formes, l'association, qui est la grande force industrielle de notre siècle, et surtout qu'on organisât le crédit pour l'ouvrier, par la constitution de ces banques populaires qui fonctionnent depuis si longtemps en d'autres pays.

Il voulait qu'on créât de grandes institutions de prévoyance et d'assistance en faveur des classes laborieuses.

Il admettait le principe fécond de la participation aux bénéfices pour établir la paix entre le capital et le travail, solidariser les intérêts du patron et de l'ouvrier et réduire équitablement le prix de la main d'œuvre, dont l'exagération est la cause la plus directe du malaise actuel.

Il demandait la suppression des octrois qui pèsent si lourdement sur l'alimentation du peuple.

Il demandait qu'on mît l'outillage du pays en rapport avec les besoins nouveaux, qu'on étendît jusqu'aux plus modestes localités le réseau des voies ferrées et qu'on améliorât et les ports pour faciliter partout la circulation des produits et le mouvement des échanges.

Il proposait surtout de donner une immense impulsion à l'instruction professionnelle, seul moyen de classer toutes les aptitudes et d'élever le niveau intellectuel et moral de la population ouvrière.

Le *Diritto*, parlant des appréciations de la *Gazette de Cologne* sur le caractère des liens de l'Italie avec l'Allemagne, qu'on en cas de guerre avec la France, déclare qu'il a été informé que ces appréciations n'avaient aucun caractère officieux et étaient complètement imaginaires.

Il se prépare, très activement, en Espagne, des éléments d'action colonisatrice dont le champ serait l'Afrique, et particulièrement le Maroc. Une association vient de se former à Madrid, dite "Sociedad de Africanistas Colonistas," qui a pour présidents et vice-présidents quatre ministres ou anciens ministres ; MM. de la Vega d'Armijo, Carvajal, Léon y Castillo et Romero Robledo.

Le nombre des syndicats contre le phylloxera, en France, augmente, chaque année, dans des proportions notables. En 1879, par exemple, on comptait des syndicats dans quatre départements seulement, et ces syndicats comprenaient 153 propriétaires n'opérant que sur une surface de 390 hectares ; en 1881, on comptait 6,582 propriétaires syndiqués dans 19 départements, pour opérer sur 17,125 hectares ; et, en 1882, plus de 12,000 propriétaires ont eu recours au syndicat dans 28 départements, pour opérer sur 32,685 hectares de vignes malades. On voit que les viticulteurs français ne renoncent nullement à la lutte.

Près du berceau d'un nouveau-né.

—C'est votre enfant, madame ?

—Oui, monsieur.

—Et comment l'appelez-vous ?

—Albert.

—Un très joli nom, porté par plusieurs grands hommes.

—Oui ..., Albert 1er, Charles-Albert ...

—.... Et surtout le grand révolté algérien ; Albert Kader !

On vend, à l'hôtel des commissaires-priseurs, un tableau représentant la mort de Cléopâtre.

Un monsieur s'approche, et après avoir examiné la toile en connaisseur, se tournant vers ses voisins.

—Ce tableau est médiocre, et ne peut avoir de valeur que pour un parent de la victime, s'il s'en trouve ici.

Deux chasseurs soupent dans une ferme.

Tout à coup l'un d'eux fait la grimace, appelle la ménagère et lui fait constater la présence d'un très beau cheveu blond dans le civet.

La bonne femme regarde et dit en souriant :

—Mon Dieu, oui, c'en est un tout de même. Excusez-moi, messieurs. Je croyais bien les avoir enlevés tous.

Une messe solennelle sera célébrée vendredi prochain, 15 du courant, à 7 1/2 heures, à l'Eglise de l'Archevêché, pour le repos de l'âme de feu PAUL BOÈ. Les parents et connaissances sont priés d'y assister.

De la part de sa veuve. 13 fév—2f

B. TREMOULET,
Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste
Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, reçus de maisons de premier ordre.
Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.
Portes de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.
Champagnes de toutes marques en rosses.
Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.
Vins de Californie de toutes sortes.
Vin de St-Vincent véritable, etc, etc, etc.
AUX PLUS BAS PRIX.

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nlle-Orléans.

AVIS.

Le privilège de tenir la buvette et le buffet, ainsi que le vestiaire pour le bal de la Société qui sera donné à l'Opéra, le Samedi 23 février 1884, sera vendu à l'enchère à l'Asile, rue Ste. Anne entre Derbigny et Roman, le vendredi 15 du courant, à 7 heures du soir.

La Direction se réserve le droit d'accepter ou de rejeter les offres.

Par ordre du Président A NT. CARRIERE,
13 fév—3f L. SIMON, Secrétaire.

COMPAGNIE D'ASSURANCES "HOPE"
De la Nouvelle-Orléans.
Incorporée en avril 1857, réorganisée en avril 1882.
Bureau : 128 rue Gravier.
Capital $250,000
Cette Compagnie assure contre les risques d'Incendie, de Rivière et de Marine,
Aux taux les plus réduits.
Donnant aux assurés un compte, ainsi une participation aux profits de la Compagnie sans être actionnaires.
Pertes promptement et équitablement ajustées.
J. A CHALARON ..... Président
LOUIS BARNETT ..... Secrétaire
MAURICE STERN ..... Vice-Président
13 fév—1m

Bureau de la Banque des Citoyens de la Louisiane Département de Banque.
Nouvelle-Orléans, 11 Fév. 1884.—A l'élection annuelle des Directeurs de cette Banque, tenue le 4 de ce mois, les messieurs dont les noms suivent ont été réélus, savoir :
E. L. Carrière, Thos. D. Miller,
D. F. Kenner, Gilb rt H. Greer,
A. A. Lelong, R. Milliken,
E. F. Del Bondie,
qui, avec les Directeurs d'Etat,
Henry Abraham, Jos. A. Breaux,
Jas. I. Dey, Joi n Chaffe
et E. A. Palfrey,
forment le Bureau de l'année courante. Et, à une réunion du Bureau tenue cette date, M. E. L. CARRIERE a été unanimement réélu Président.
JAS. J. TARLETON,
13fév—1f Secrétaire.

Etablissement de Teintures et Nettoyage.—Spécialité de nettoyage à sec.—Seule maison en Amérique possédant les secrets pour nettoyer, comme les monsieur, tous les habillements d'hommes, et dames et d'enfants, sans rien découdre ni dégarnir quelconque que les couleurs ne s'abîment pas, et que jamais les objets ne se rétrécissent, comme ils font toujours par le travail des autres ateliers. Les vêtements gâtés de fourrures sont l'objet de soins spéciaux, et nous les garantissons